



**HAL**  
open science

# La Vie de Jean-Jacques Rousseau ou l'éternel retour du tasse

Christine Hammann

► **To cite this version:**

Christine Hammann. La Vie de Jean-Jacques Rousseau ou l'éternel retour du tasse. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2006, 106 (4), pp.859-883. 10.3917/rhlf.064.0859 . hal-03140354

**HAL Id: hal-03140354**

**<https://hal.science/hal-03140354v1>**

Submitted on 24 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

## LA « VIE » DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU OU L'ÉTERNEL RETOUR DU TASSE

CHRISTINE HAMMANN \*

Le Tasse était le poète le plus prisé de Rousseau, qui se séparait rarement de l'exemplaire de la *Jérusalem Délivrée* qu'il tenait en poche<sup>1</sup>. Dernière lecture de l'écrivain avant sa mort selon Pierre Prévost<sup>2</sup>, il était déjà l'inspirateur de ses œuvres de jeunesse, et cette admiration, jamais démentie, prit la forme d'une identification dont nous voudrions ici prendre la mesure. Nous ne reviendrons pas, pour ce faire, sur la façon dont Rousseau cite le Tasse, aspect que nous avons déjà envisagé ailleurs<sup>3</sup>, après Luigi F. Benedetto et Jean Starobinski<sup>4</sup>, ni sur les traductions qu'il donna de certains passages de la *Jérusalem Délivrée*, dont il nous reste l'essentiel du chant I, et l'épisode d'Olinde et Sophronie au chant II. Nous négligerons également l'importance que l'écrivain confère à la langue du Tasse comme modèle d'expressivité et de lyrisme. Seule nous occupera ici la valeur que Rousseau, lui-même rédacteur de sa propre vie, accorde à la vie du Tasse, et à la *persona* du poète.

---

\* Université Paris III-Sorbonne Nouvelle

<sup>1</sup> « Jean-Jacques portait presque toujours le Tasse avec lui », écrit Bernardin de Saint-Pierre. « Je le porte très souvent dans ma poche », lui aurait confié Rousseau, avant d'entamer l'éloge de divers passages de la *Jérusalem Délivrée* (*Œuvres*, éd. Aimé-Martin, Paris, 1918, t. VIII, p. 295 ; cité dans la *Correspondance Complète de Jean-Jacques Rousseau*, édition critique établie et annotée par R. A. Leigh, The Voltaire Foundation, Oxford, 1981, t. XXXIX, p. 256).

<sup>2</sup> « Je vois quelquefois le concitoyen J.J. toujours plein de chaleur et d'imagination, fort occupé de sa musique, ne lisant plus que le Tasse » (Lettre de Pierre Prévost à G. L. Lesage, 13 avril 1777, *Correspondance Complète de Jean-Jacques Rousseau*, éd. de R. A. Leigh, Oxford, The Voltaire Foundation, 1981, t. XL, p. 133).

<sup>3</sup> Voir notre article « Rousseau citant le Tasse, ou les séductions de l'artifice », *Dix-Huitième siècle*, n°38, 2006.

<sup>4</sup> L. F. Benedetto, dans son article sur Rousseau et le Tasse (« Jean-Jacques Rousseau e Toquato Tasso », oct. 1911, *Uomini e tempi, pagine varie di critica e storia*, Milan, Naples, Ricciardi, 1953), puis Jean Starobinski (« L'imitation du Tasse », *Annales de la société Jean-Jacques Rousseau*, 40, 1992, p. 265-297), ont répertorié et commenté ces citations.

Rousseau connaît la vie du Tasse. Celle-ci est largement diffusée dès le vivant de l'auteur et durant les siècles suivants<sup>5</sup>. « Sa vie est partout » écrit Lebrun dans la préface de sa traduction de la *Jérusalem Délivrée* (1774). C'est la biographie de Giambattista Manso, contemporain et ami du Tasse, qui fait autorité, encore au XVIII<sup>ème</sup> siècle<sup>6</sup>. Elle figure en tête de certaines éditions des œuvres du poète, et Voltaire y nourrit la brève *Vie du Tasse* qu'il produit dans son *Essai sur la poésie épique* (1728). De fait, l'intérêt porté au poète et sa destinée malheureuse ne fait que croître à cette époque. « On avait toujours témoigné une certaine curiosité pour la biographie de l'auteur de la *Jérusalem*, signale Chandler Beall, mais maintenant, on commence à se passionner pour les souffrances du Poète en tant que personnalité symbolique<sup>7</sup>».

Il est difficile de déterminer ce que connaissait exactement Rousseau de la vie du Tasse, ou de sa légende. Lisant l'italien dans le texte, le plus probable est qu'il se soit référé, comme Voltaire, à la biographie relativement nourrie de Manso pour composer le premier acte de ses *Muses Galantes*, mettant en scène le poète italien. Manso offrait de la vie de son ami une représentation orientée, où le Tasse adulé puis persécuté, jaloux de l'indépendance de sa plume à l'égard du pouvoir princier, faisait déjà figure de poète maudit<sup>8</sup>. Une traduction assez libre de cette *Vie du Tasse* avait paru à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (1690), de la main de l'abbé de Charnes. En outre, un *Abrégé de la vie du Tasse* (ou une *Vie du Tasse*) inspiré de Manso, accompagnait généralement les éditions des œuvres du poète. Le traducteur Jean Baudoin, dont la version deux fois rééditée de la *Jérusalem Délivrée* faisait autorité depuis 1626<sup>9</sup>, avait assorti ses *Morales de Torquato Tasso* (1632) d'un *Abrégé de la Vie du Tasse* de plus de quatre-vingt pages, dont s'est peut-être souvenu Rousseau en composant ses *Muses Galantes*, car on y voit succéder les

---

<sup>5</sup> La première édition de la *Jérusalem Délivrée*, incomplète et publiée à l'insu de l'auteur en 1580, contient déjà une *Vita di Torquato Tasso*.

<sup>6</sup> Giovan Battista Manso fut l'interlocuteur que se donna le Tasse dans l'un de ses *Dialogues*, *Manso ou de l'amitié*.

<sup>7</sup> « Je conviens avec vous que les belles lettres et les sciences ont causé quelque fois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs. », écrit Voltaire à Rousseau après la parution du *Discours de l'Inégalité* (Lettre à Rousseau du 30 août 1755, CC, t. III, p. 157).

<sup>8</sup> Voir F. Graziani, « Sur le chemin du Tasse », *L'Arioste et Le Tasse au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, éd. rue d'Ulm, 2003, p. 203-216.

<sup>9</sup> *Ierusalem Deslivree, Poëme Héroïque de Torquato Tasso*, traduit par Jean Baudoin, à Paris, chez Mathieu Guillemot, 1926 ; rééd. en 1632, 1648.

amours d'Ovide à ceux du Tasse selon un parallèle suggéré par cette « Vie »<sup>10</sup>. Baudoin est, selon Françoise Graziani, le premier traducteur français du Tasse à avoir pris en compte la personne du poète pour expliquer son œuvre<sup>11</sup>. Rousseau connaissait en outre l'*Abrégé* (renommé *Vie du Tasse* en 1752) de Jean-Baptiste Mirabaud, auteur de la traduction de la *Jérusalem Délivrée* la plus répandue en France de 1724 à 1774, avant celle de Lebrun. Aucune de ces deux traductions n'était d'ailleurs entièrement du goût de l'écrivain, si l'on en croit le témoignage de Bernardin de Saint-Pierre<sup>12</sup>.

Ces « Vies » du Tasse, sans être proprement hagiographiques, s'attachent à souligner l'exceptionnalité de la figure du poète, dont les prouesses dérangent quelquefois le vraisemblable, comme le reconnaît volontiers l'abbé de Charnes :

Vous serez surpris dès l'entrée de le voir parler et raisonner à six mois, étudier à trois ans et aller au collège à quatre. Cela passa la vraisemblance, je l'avoue. Si j'avais dû écrire un Roman, j'aurais pris des mesures pour n'outrer pas trop le merveilleux. Mais il s'agissait d'une histoire, et il n'est pas moins défendu d'omettre des faits essentiels, que d'en inventer. *Vous ne doutez pas que Torquat Tasse n'ait été un de ces hommes extraordinaire qu'on voit paraître d'âge en âge sur le théâtre du monde pour être tantôt l'exemple, tantôt l'admiration du public.*<sup>13</sup>

La figure du Tasse, mieux que celle d'un héros de roman ou d'un martyr de la *Légende dorée*, est proposée à l'admiration et, s'il était possible, à l'imitation du public. Offerte dans son exemplarité, elle était conçue pour susciter l'émulation. Dans la production artistique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, après la mort de Rousseau, Le Tasse fait concurrence à ses propres personnages, et nombreux sont les drames, tragédies et autres pièces lyriques consacrées à sa vie<sup>14</sup>. Mais c'est à Rousseau qu'incombe, si l'on en croit Chandler Beall, d'avoir lancé autour de la personne du Tasse, ce qui deviendra le motif romantique du génie paria.

---

<sup>10</sup> « De cette Amour violente, qu'il effrayait de tenir cachée au fonds de son cœur, et ensevelie dans le silence, à cause que le sujet qu'il aimait était au dessus de sa condition, naquirent en lui *comme en un second Ovide* les premiers malheurs qui attirèrent les autres disgrâces » (*Abrégé de la vie du Tasse*, in *Les Morales de Torquat Tasse*, trad. J. Baudoin, Paris, Augustin Courbé, 1632, vol. I, p.[40]).

<sup>11</sup> F. Graziani, *op. cit.*, p. 211.

<sup>12</sup> Voir *La vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau*, éd. critique de Maurice Souriau, Paris, 1907, p. 162.

<sup>13</sup> Jean-Antoine de Charnes, *Lettre à M. G. A. D. N., La Vie du Tasse*, Paris, E. Michallet, 1690 ; je souligne.

<sup>14</sup> Citons, entre autres, l'*Epître au Tasse* de La Harpe (1775), le *Torquato Tasso* de Goethe (1788), la pièce de Coudurier, la biographie romancée d'Emile Mellier.

La figure du Tasse apparaît dans une des premières compositions publiées de Rousseau, son opéra-ballet des *Muses Galantes* (1744), dont la première entrée était consacrée à un épisode fameux de la légende du Tasse : les amours malheureuses du poète et de la Princesse de Ferrare. Rousseau relate dans les *Confessions* les circonstances de composition de cet acte :

Mon premier Acte, en genre de musique forte était le Tasse. [...] Je m'essayai d'abord sur le premier acte, et je m'y livrai avec une ardeur qui pour la première fois me fit goûter les délices de la verve dans la composition. [...] Je puis dire que mes amours pour la Princesse de Ferrare (*car j'étais le Tasse pour lors*) et mes nobles et fiers sentiments vis-à-vis de son injuste frère me donnèrent une nuit cent fois plus délicieuse que je ne l'aurais trouvée dans les bras de la Princesse elle-même<sup>15</sup>.

A l'orée de sa carrière d'écrivain, plein d'espoirs et d'ambitions dont peu sont encore réalisés, Rousseau s'identifie au poète, entendons, non seulement à l'écrivain, mais à l'homme, à l'amant proscrit, persécuté, confronté aux limites de sa condition. Cette identification ne faiblit pas avec le temps, car Jean-Jacques entre dans un destin dont il ne tarde pas à penser qu'il est déjà écrit, tracé par une main invisible, et tout semblable à celui du poète dont il lit la vie. De fait, les parcours du Tasse et de son admirateur genevois présentent des similitudes assez récurrentes et assez marquées pour laisser penser qu'elles n'ont pas toutes été fortuites. Les romantiques et déjà avant Lamartine, Mme de Staël, ont rêvé à ce qui leur a paru un semblable destin de splendeur et de misère, de gloire et de persécution :

Goethe aurait pu choisir la vie de Rousseau pour exemple de cette lutte entre la société telle qu'elle est, et la société telle qu'un tête poétique la voit ou la désire, mais la situation de Rousseau prêtait beaucoup moins à l'imagination que celle du Tasse [...] Le Tasse, brave comme ses chevaliers, amoureux, aimé, persécuté, couronné, et jeune encore mourant de douleur à la veille de son triomphe, est un superbe exemple de toutes les splendeurs et de tous les revers d'un beau talent<sup>16</sup>.

La vie de Rousseau, certes moins épique, ou moins romanesque que celle du Tasse, n'en constitue pas moins, aux yeux de Mme de Staël, un avatar du même vivant conflit entre poésie du cœur et prose des relations sociales (pour reprendre les termes par lesquels Hegel définit le roman).

<sup>15</sup> Rousseau, *Œuvres Complètes*, Pléiade, 1959, t. I, p. 294.

<sup>16</sup> Germaine de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, Flammarion, 1968, chap. XXII, p. 339 ; passage cité par L. F. Benedetto.

Nous voudrions avancer que l'analogie établie ici entre les deux vies n'est pas seulement le produit *a posteriori* de la lecture romantique, mais celui d'une élaboration, consciente ou non, de Rousseau lui-même, le fruit d'un travail de « légendarisation » de sa propre vie. Il se serait agi pour lui de constituer sa vie en « *Vie* », et plus précisément, en « *Vie parallèle* ».

Pour étayer cette hypothèse, soulignons tout d'abord l'importance accordée par Rousseau à ces bio / mythographies qui constituent les *Vies des hommes illustres*, ou *Vies parallèles* de Plutarque.

### VIES PARALLELES

« Le Tasse n'était pas le seul livre où [Rousseau] avait cherché des consolations, écrit Bernardin de Saint-Pierre dans ses *Harmonies* ; il en avait trouvé beaucoup, dès son enfance, dans les *Hommes illustres* de Plutarque. Ce fut le seul livre de sa bibliothèque qu'il se réserva, quand le besoin le força de la vendre »<sup>17</sup>. Les *Vies* de Plutarque ont bercé la jeunesse de Rousseau<sup>18</sup> et accompagné sa vieillesse, objet d'une prédilection jamais démentie. L'inventaire de bibliothèque dressé par Girardin à la mort de l'écrivain, confirme le témoignage de Bernardin, car il ne fait état, outre quelques ouvrages de botanique et d'histoire naturelle, que d'un « Plutarque d'Amyot » en 12 volumes et d'un volume du Tasse<sup>19</sup>.

Les « *Vies* » sont monnaie courante dans les bibliothèques du XVIII<sup>e</sup> siècle : les *Vies des philosophes* de Diogène Laërce y côtoient des « *Vies* » de saints à portée édifiante, mais aussi des biographies d'écrivains comme celles de Molière, par Grimarest, qu'a lue Rousseau. Dans l'*Emile*, celui-ci fait de la lecture des « *Vies* » une étape importante de l'éducation des jeunes gens, la préférant, en particulier, à celle des récits historiques :

---

<sup>17</sup> *Œuvres*, éd. Aimé-Martin, Paris, 1918, t. VIII, p. 296 ; passage cité par R. A. Leigh, *op. cit.*, t. XXXIX, p. 256.

<sup>18</sup> « Plutarque, surtout, devint ma lecture favorite, écrit Rousseau dans les *Confessions*. Le plaisir que je prenais à le relire sans cesse me guérit un peu des Romans. » (*Confessions*, OC, I, p. 9). « A six ans Plutarque me tomba sous la main, à huit, je le savais par cœur. » (*Lettre à Malherbes*, 12 janvier 1762, OC, I, p. 1134).

<sup>19</sup> *Lettre à P.-A. Du Peyrou*, 4 octobre 1778, CC, t. XLII, p. 10-11. Cet inventaire est mentionné par Jean Starobinski, *op. cit.*, p. 270.

J'aimerais mieux la lecture des vies particulières pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors, l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit partout ; il ne lui laisse aucun relâche, *aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur*<sup>20</sup>.

En opposant vie et histoire, le précepteur d'Emile reprend une distinction établie dans les *Vies parallèles*<sup>21</sup>. Contrairement à l'*histoire* qui dépeint les *actions* des hommes, la « Vie », écrit Plutarque, met en lumière l'*ethos*, le caractère propre de chacun<sup>22</sup>, dont rien ne doit être dissimulé au lecteur. Or, c'est dans des termes analogues à ceux dont il use pour caractériser l'écriture des « Vies » que Rousseau définit le projet mis en œuvre dans les *Confessions* :

Dans l'entreprise que j'ai faite de me montrer tout entier au public, il faut que rien de moi ne lui reste obscur ou caché ; il faut que je me tiens incessamment sous ses yeux, qu'il me suive dans tous les égarements de mon cœur, dans tous les *recoins* de ma vie<sup>23</sup>.

Rousseau entend se livrer aux yeux du public à la même minutieuse investigation, à la même scrutation de son propre moi que l'historien biographe, détaillant la vie d'un homme illustre ; car c'est aussi une « Vie », la figuration d'un *ethos* qu'il entend produire dans les *Confessions*.

Mais à quoi bon pratiquer l'autopsie de ces hommes du passé ? Que sert de pénétrer le caractère de personnages disparus ? Plutarque, on le sait, s'est employé à appairer des vies, s'inspirant, ce faisant, du genre de la *sunkrisis* (comparaison), très pratiqué dans les écoles de rhétorique. Dans la perspective du biographe, la *comparaison* s'effectue non seulement au niveau du récit, dans le rapprochement entre deux hommes illustres, mais aussi au moment de la lecture, dans l'application qu'en doit faire le lecteur à sa propre vie. Plutarque attend de la lecture des *Vies* une réaction mimétique semblable à celle qu'il constate chez lui-même :

---

<sup>20</sup> *Emile*, OC, III, p. 530.

<sup>21</sup> « Je n'ai pas appris à écrire des histoires, mais des vies seulement [...]. Aussi nous doit-on concéder que nous allions principalement recherchant *les signes de l'âme*, et par iceux formant un portrait au naturel de la vie et des mœurs d'un chacun, en laissant aux historiens à écrire les guerres, les batailles et autres telles grandeurs. » (Plutarque, *Vie d'Alexandre*, I, trad. d'Amyot, OC, Pléiade, 1951, t. II, p. 323).

<sup>22</sup> Plutarque, *Vie de Pompée*, 8, *id.*, p. 231. Voir à ce propos F. Leo, *Die griechisch-römische Biographie*, Leibniz, Teubner, 1901.

<sup>23</sup> *Confessions*, OC, I, p. 59.

Quand je me mis à écrire ces vies, ce fut premièrement pour profiter aux autres, mais depuis j'y ai persévéré et continué pour profiter à moi-même, *regardant en cette histoire comme dans un miroir et tâchant à raccourtrer aucunement ma vie et la former au moule des vertus de ces grands personnages*. Car cette façon de rechercher les mœurs, et écrire leurs vies, me semble proprement *un hanter familièrement* et fréquenter avec eux ...<sup>24</sup>

Les « Vies » offrent au biographe un *miroir* dans lequel il se voit et se façonne à l'image des personnages qu'il contemple. Cette contemplation, est d'ailleurs plus qu'une observation, c'est une fréquentation assidue, une cohabitation. La modification qui en résulte est à la fois *éthique et pratique* :

la vertu a cette force qu'elle incite la volonté de l'homme qui la considère à la vouloir incontinent exercer, et engendre en son cœur une envie de la mettre en exécution, formant les mœurs de celui qui la contemple, *non point par imitation, mais par la seule intelligence et connaissance de l'acte vertueux*, qui tout soudain lui apporte *un instinct* et un propos délibéré de faire le semblable<sup>25</sup>.

La lecture d'une « Vie » génère une transformation plus subtile et plus profonde que ne le serait le produit d'une simple imitation : elle provoque, chez le lecteur, la résurgence de l'*ethos* héroïque qui conduira à l'acte vertueux. L'effet produit est donc à double détente : c'est une transformation *passive*, par laquelle se modifie, sans sa participation consciente (Amyot avance le terme d'*instinct*), le caractère du lecteur, à partir de quoi celui-ci reproduira de lui-même les *actions* de son modèle.

Rousseau avait été sensible au procédé de comparaison mis en œuvre par Plutarque dans ses *Vies*. Il dressa lui-même un « Parallèle de Socrate et de Platon »<sup>26</sup> dont la conclusion se veut édifiante pour qui ambitionnerait de rejoindre l'élite des grands hommes. Surtout, la lecture que fait Rousseau des *Vies parallèles* répond explicitement au projet de leur auteur :

De ces intéressantes lectures [les *Vies parallèles*] [...] se forma cet esprit libre et républicain, ce *caractère* indomptable et fier, impatient du joug de la servitude qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie [...] je devenais le personnage dont je lisais la vie : le récit des traits de constance et d'intrépidité qui m'aveint frappé me rendait les yeux étincelants et la voix forte. Un jour que je racontais à table l'aventure de Scevola, on fut effrayé de me voir avancer et tenir la main sur un réchaud pour *représenter son action*<sup>27</sup>.

<sup>24</sup> *Vie de Paul-Emile*, I, 1, *OC*, I, p. 566-567, trad. de Jacques Amyot.

<sup>25</sup> *Vie de Périclès*, II, 4, *OC*, I, p. 334 ; je souligne. Plutarque distingue en cela la lecture d'une « vie » de la contemplation d'un ouvrage d'art : « Il n'y eut jamais jeune homme de bon cœur et de gentille nature, qui en regardant l'image de Jupiter, laquelle est en la ville de Pise, souhaitât devenir Phidias » (*ibidem*).

<sup>26</sup> *OC*, III, p. 1896-1898.

<sup>27</sup> *Confessions*, *OC*, I, p. 9. Je souligne.



Le caractère de Jean-Jacques est insensiblement modifié par ses lectures, jusqu'à lui inspirer un geste d'une trempe nouvelle. Dans cette perspective, le passage de la fiction biographique à l'acte posé dans le réel s'opère sans heurt (à la différence théorique du don quichottisme, dont la métamorphose héroïque reste fantasmatique et sans prise sur le réel). C'est alors à la vie de *représenter* le récit biographique. « Ils existèrent [...] et c'étaient des humains comme nous : qu'est-ce qui nous empêche d'être des hommes comme eux ? »<sup>28</sup>, demande ailleurs Rousseau. « De l'existant au possible la conséquence me paraît bonne »<sup>29</sup>. Un héroïsme passé est possible et donc reproductible.

Le Tasse, fervent lecteur de Plutarque (fréquemment cité dans ses *Discours de l'art poétique*) avait fait sienne la conception du biographe de la lecture modélisante. Il escompte de la lecture de son poème épique le même effet de stimulation mimétique que Plutarque de la lecture de ses *Vies* :

Les poèmes héroïques, [...] nul raisonnablement, ne devrait les aimer davantage que ceux qui aiment lire des *actions* qui *ressemblent à leurs propres entreprises* [...] ils cherchent à *conformer* leur esprit à un tel exemple ; et leur propre intellect devient le peintre qui va *représenter dans leur âme*, sur ce modèle, les figures du courage, de la tempérance, de la prudence...<sup>30</sup>

La lecture ainsi entendue frappe l'intellect, lequel rétroactivement façonne l'âme à l'image des modèles de vertu qui lui sont présentés. Le plaisir augmente lorsque les gestes de fictions prennent effet dans la vie réelle, et que les entreprises menées concordent avec les actes narrés.

On sait que Rousseau a lu la *Jérusalem Délivrée* avec toute l'empathie qu'en pouvait espérer le poète. Mais c'est aussi à la personne du Tasse, et à sa vie non moins

---

<sup>28</sup> *Considérations sur le gouvernement de Pologne*, OC, III, p. 956.

<sup>29</sup> *Du Contrat Social*, OC, III, p. 426.

<sup>30</sup> Le Tasse, *Discours de l'art poétique*, *Discours du poème héroïque*, trad. F. Graziani, Paris, Aubier, 1997, p. 141 ; je souligne. Il ne fait pas de doute que Rousseau ait lu cet ouvrage. D'abord, comme le signale L. F. Benedetto, la conception du Tasse sur l'unité consubstantielle du poème et de ses parties qui s'exprime dans ses *Discours sur l'art poétique*, trouve un écho dans les propos prêtés par Olivier de Corancez, à Jean-Jacques sur une strophe miraculeusement inutile dans l'édifice parfait de la *Jérusalem Délivrée* (cf. *infra*). En outre, le *Discours du poème héroïque* offre de nombreuses citations de strophes de poèmes (strophes de Dante, de Bembo ou de Pétrarque), dont le Tasse, se livrant à une analyse linguistique des différents sons de la langue, examine les sonorités, âpres ou suaves, et les qualités d'harmonie imitative. Or Rousseau se livre au même exercice dans son *Dictionnaire de Musique*, où il applique ce modèle d'analyse aux strophes du Tasse.

mémorable que celle de ses personnages, que s'est attaché celui qui avait trempé son caractère au contact des héros de Plutarque. Le phénomène de réduplication de la légende du Tasse qui s'observe à divers endroits de la vie de Rousseau porte à croire qu'une semblable opération de transposition mimétique s'effectue lorsque l'écrivain lit, comme il l'a fait, la « Vie » du poète italien.

### VESTIGES (OU SUR LES TRACES DU TASSE)

Le premier indice de l'attention portée par Rousseau à la personne du Tasse est la fréquence avec laquelle, non content de rechercher les lieux célébrés dans la *Jérusalem Délivrée*<sup>31</sup>, il s'attarde sur les traces du poète. Rousseau n'était pas exempt d'un certain fétichisme des lieux, comme l'atteste son « pèlerinage » à Vevey, ville natale de Mme de Warens, où il jouit de « passer dans les rues où elle avait passé, devant les maisons où elle avait demeuré, et le tout par conjecture ».<sup>32</sup> A Turin, à l'hospice *San Spirito* des catéchumènes, le jeune Jean-Jacques réside à quelques pas de la maison du Tasse, devant laquelle il a tout loisir de passer. Rousseau est sensible à cette proximité, car le récit des *Confessions* qui relate l'errance du prosélyte à sa sortie de l'hospice fait référence aux aventures du Tasse à la Cour de Ferrare :

J'allais errant dedans et dehors la ville, furetant, visitant tout ce qui me paraissait curieux et nouveau, et tout l'était pour un jeune homme sorti de sa niche qui n'avait jamais vu de capitale. J'étais surtout fort exact à *faire ma cour* et j'assistais régulièrement tous les matins à la Messe du Roi. Je trouvai beau de me voir dans la même Chapelle avec ce Prince et sa suite [...] Du reste, je n'avais pour la magnificence qui frappait mes yeux qu'une admiration stupide et sans convoitise. La seule chose qui m'intéressât dans tout l'éclat de la Cour, était de *voir s'il n'y aurait point là quelque jeune Princesse qui méritât mon hommage, et avec laquelle je pusse faire un roman*.<sup>33</sup>

Le zèle courtois dont fait preuve le jeune homme, assez singulier pour un Citoyen de Genève échoué en Italie, ne l'est pas pour un poète de la Renaissance à la

---

<sup>31</sup> C'est ainsi que Rousseau emboîte le pas à un certain « Archimandrite de Jérusalem » quêtant pour le rétablissement du Saint Sépulcre (voir Jean Starobinski, art. cité, p. 283 et les *Confessions*, OC, I, p. 154 et). Rousseau séjourne aussi en Touraine, dont il goûte les charmes vantés par le Tasse dans des vers qu'il cite (OC, I, p. 572). C'est d'ailleurs dans des circonstances propices à l'identification avec le poète mélancolique (délivré des « maux imaginaires » et « revenu à la vie » après une série de troubles physiques dont il fournit le détail) que Rousseau songe à cette région.

<sup>32</sup> *Confessions*, OC, I, p. 151.

<sup>33</sup> *Id.*, p. 72.

Cour de Ferrare. De fait, l'architecture de la ville prêtait à cet anachronisme. Tout était fait pour rappeler à Jean-Jacques les fastes des siècles passés<sup>34</sup>. Aussi est-ce au Roi de Ferrare autant qu'à celui de Sardaigne qu'il rend hommage. C'est la splendeur d'un règne évanoui, d'une romance passée, qu'il admire. L'émerveillement du jeune homme devant l'éclat de la Cour n'est d'ailleurs pas sans rappeler celui qu'éprouva le Tasse à 19 ans, à son arrivée à Ferrare, comme il le relate lui-même dans un de ses *Dialogues* :

La ville toute entière m'apparut comme un merveilleux décor aux couleurs inouïes, brillant de mille formes et de mille promesses, et les actions de cette époque ressemblaient à celles que l'on représente sur scène en plusieurs langues, avec plusieurs personnages. Et ne me contentant pas d'être spectateur, je voulus devenir l'un de ceux qui jouaient la comédie et me mêler à eux<sup>35</sup>.

Comme le jeune poète ébloui, rêve de devenir l'un des personnages de cette splendide comédie de Cour, Jean-Jacques cherche à inscrire sa vie dans le roman du Tasse. Car c'est évidemment aux amours du poète et de la Princesse d'Este que songe le paladin en quête de Princesse. Celle-ci fut assez vite trouvée : à Turin toujours, l'histoire d'amour avortée du jeune Jean-Jacques, laquais dans la maison de Breil, avec la demoiselle de la maison, peut aisément se lire comme une tentative de réécriture ou de réincarnation des amours du Tasse pour Eléonore. C'est dans les deux cas à la disparate des conditions et, plus concrètement, à l'intervention d'un « injuste frère » que le génie naissant doit d'être rebuté. Et il est certain que le récit des *Confessions* confère à cet épisode turinois un certain prestige de grandeur. L'office de Jean-Jacques dans l'« illustre maison de Solar »<sup>36</sup> y prend des allures de service du poète au prince, selon le modèle des relations unissant le Tasse à la maison d'Este :

---

<sup>34</sup> Voir E. Gaillard, « J.-J. Rousseau à Turin », *AJJR*, 32, Genève, 1950-1952. « Le centre des ébats de Rousseau, écrit-il, était les environs du Palais Royal. Il ne faut pas juger de ces vieux quartiers de Turin avoisinant le Palais et la cathédrale Saint-Jean par ce que l'on en voit aujourd'hui. [...] Les façades des vieilles maisons ont pris un aspect anachronique tout particulier et qui n'est pas sans charme. On y remarque encore à son angle sud-est un vieil immeuble en brique du XV<sup>e</sup> siècle et les façades de la maison au coin des rues Conte Verde et Torquato Tasso conservent, enchâssés dans le crépi neuf, quelques arcatures et quelque moulure de briques de l'ancien édifice. » Rousseau fut attentif au caractère architectural de Turin, dont il souligne dans les *Confessions* « la beauté des rues, la symétrie et l'alignement des maisons » (*OC*, I, p. 159).

<sup>35</sup> Torquato Tasso, *Il gianluca overo de le maschere* (1585), passage traduit et cité par J.-M. Gardair (*La Jérusalem Délivrée*, traduction, préface et notes par J.-M. Gardair, Le Livre de Poche, 1996, p. 17).

<sup>36</sup> *OC*, I, p. 93. Sur l'épisode fameux du « Dîner de Turin », voir J. Starobinski, *L'œil vivant II, La relation critique*, Paris, Gallimard, 1970, p. 98-154.

Enfin je devins une espèce de favori dans la maison [...]. La maison de Solar [...] aurait été bien aise de se former d'avance un sujet qui eut du mérite et des talents et qui dépendant uniquement d'elle, eut pu dans la suite [...] la servir utilement<sup>37</sup>.

En présentant si noblement son service chez le comte de Gouvion, Rousseau semble avoir voulu démentir par avance ceux qui, comme Mme de Staël, terniraient son histoire, la ravalant au-dessous de celle du Tasse pour ce qu'il aurait « traîné un grand génie dans des relations très subalternes »<sup>38</sup>. Qu'on ne s'y trompe pas : son séjour à Turin fut riche de réminiscences héroïques, et s'il ne s'y montra pas, si bien que son paragon, « brave comme un chevalier », du moins y fut-il amoureux, et peut-être aimé. De fait, Rousseau ne renonça jamais à ses amours princières, et s'il chantait déjà sous les fenêtres des châteaux en quittant Genève à seize ans, c'est encore au roman du Tasse qu'il pense, quarante ans plus tard, lorsqu'il requiert du prince de Conti l'autorisation d'habiter le château de Lavagnac, après avoir été chassé de celui de Trye<sup>39</sup>.

De retour en France, après l'intermède italien, Rousseau ne perd pas les traces du poète. A Paris, à l'époque des *Muses Galantes*, il paye le loyer de Thérèse rue Saint-Jacques, où il soupe presque tous les soirs. C'était dans cette rue qu'avait séjourné le Tasse lors de son bref séjour en France<sup>40</sup>. Surtout, Rousseau choisit Ermenonville pour y finir ses jours, et ce château qui jouxte l'abbaye de Chaalis, où le poète avait suivant la tradition, composé les deux derniers chants de sa *Jérusalem Délivrée*<sup>41</sup>. Pèlerinage, où chemin de croix ? Il n'est pas jusqu'à la prison, si hautement emblématique de la fin de la vie du Tasse dont Rousseau n'ait rêvé, et qu'il n'ait, à plusieurs reprises, appelée de ses vœux<sup>42</sup>.

---

<sup>37</sup> OC, I, p. 98.

<sup>38</sup> Germaine de Staël, *De l'Allemagne*, chap. XXII, éd. citée, p. 338.

<sup>39</sup> Voir CC, t. XXXVI, p. 197 et 202. « Il est impossible à ma mauvaise tête de renoncer aux châteaux en Espagne. Le foin de la cour du château de Lavagnac, une épinette et mon Tasse, voilà celui qui m'occupe aujourd'hui malgré moi », écrit-il à Laliaud le 28 novembre 1768 (CC, t. XXXVI, p. 1996).

<sup>40</sup> *Confessions*, OC, I, p. 343.

<sup>41</sup> En 1572, le Tasse accompagne le Cardinal Louis de Ferrare, légat à la cour de France, en visite à l'abbaye de Chaalis. Le Tasse, sans doute séduit par l'endroit, laisse repartir le légat et demeure quelque temps sur les lieux. C'est là qu'il aurait achevé son poème de la *Jérusalem Délivrée*. Cet interlude français n'a pas passé inaperçu car au tricentenaire de ce séjour, Victor Offroy, compose un recueil dont le premier morceau, *Le Tasse à Chaalis*, évoque les rêveries du poète au bord des étangs d'Ermenonville (Victor Offroy, *Le Tasse à Chaalis*, Dammartin, 1872).

<sup>42</sup> Voir en particulier la *Cinquième promenade des Rêveries* (OC, I, p. 1048).

La vie du Tasse a frappé les esprits par son ambivalence : ambivalence entre la plus haute gloire et la déchéance de la réclusion et de la folie, entre cette « sienne vivacité meurtrière » qu'admirait chez lui Montaigne, et ce « si piteux état, comme survivant à lui-même » où il l'a trouvé à Santa Anna<sup>43</sup>. Le prénom du poète, Torquato, était à lui seul programmatique. L'adjectif latin *torquatus*, comme le souligne Jean Baudoin dans son *Abrégé de la vie du Tasse*<sup>44</sup>, signifie à la fois : « orné d'un collier honorifique » (l'on songe à la couronne de lauriers qui devait être remise au Tasse de la main du pape et qui figure sur la plupart des représentations du poète), et « soumis aux torsades du collier de tortures »... Or, la guirlande s'était de fait transformée en chaîne pour le poète napolitain, selon une idée qui n'est pas étrangère à la pensée de Rousseau<sup>45</sup>.

#### DE LA GUIRLANDE A LA CHAÎNE

La légende du Tasse articule sa vie autour d'un moment charnière, à partir duquel se serait opéré le basculement de la faveur à la disgrâce, du génie à la folie (ou à l'imputation de folie). Voici, par exemple, ce qu'écrit J. B. Mirabaud :

Le Tasse éprouva à trente deux ans le sort de ces téméraires [Phaéton et Icare] à qui il s'était comparé et s'il ne perdit pas la vie comme eux, il lui en coûta du moins la santé et la liberté. Son esprit s'affaiblit, sa raison se troubla, son imagination s'égara ; le reste de sa vie ne fut qu'un tissu d'amertumes : et pendant les dix huit ans qu'il vécut encore depuis, on peut dire qu'il paya bien cher la gloire que ses ouvrages lui avaient acquise, et les faveurs qu'il avait reçues de l'amour<sup>46</sup>.

Et plus loin :

La différence qu'il y avait entre les traitements que Le Tasse essayait alors à la Cour d'Alphonse, et ceux qu'il avait éprouvés pendant les dix années brillantes de sa jeunesse, le frappa vivement : il ne put soutenir la comparaison qu'il en fit, et il résolu d'abandonner son séjour [...] et comme en tous lieux il portait son humeur sombre et chagrine, sa présence ne fit point revenir de l'opinion qui s'était répandue au désavantage de sa raison...<sup>47</sup>

<sup>43</sup> Montaigne, *Essais*, livre II, chap. 12, OC, Pléiade, 1950, p. 472.

<sup>44</sup> Jean Baudoin évoque « ce fameux nom de Torquato, auquel [le poète] a donné plus d'estime par ses écrits, que n'en donna jamais à l'ancien Manlius, la chaîne honorable, qu'il eut pour reconnaissance de sa valeur » (*op. cit.*, p.[24]).

<sup>45</sup> « Les lettres et les arts [...] étendent des guirlandes de fleurs sur les chaînes dont ils sont chargés » écrit Rousseau dans son *Discours sur les sciences et les arts* (OC, III, p. 7).

<sup>46</sup> *La Jérusalem Délivrée, poème héroïque du Tasse, nouvellement traduit en français par J.B. Mirabaud*, Paris, chez François Barois, 1724, p. LXIII.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p. LXX.

Mirabaud impose un violent contraste aux deux versants, adret et ubac, de la vie du Tasse. Cette biographie fracturée était probablement présente à l'esprit de Rousseau à l'époque où il compose ses *Dialogues*, et où l'occupe de plus en plus la lecture du poète<sup>48</sup>. Le tableau qu'il brosse de la vie de Jean-Jacques, répond au même schéma :

Il faut avouer que la destinée de cet homme a des singularités bien frappantes : *sa vie est coupée en deux parties* qui semblent appartenir à deux individus différents dont l'époque qui les sépare, c'est à dire le temps où il a publié des livres, marque la mort de l'un, et la naissance de l'autre. Le premier, homme paisible et doux, fut bien aimé de tous ceux qui le connurent. [...] il consacra sa jeunesse à la culture des belles connaissances et des talents agréables [...]. Le second, homme dur, farouche et noir, se fait abhorrer de tout le monde qu'il fuit<sup>49</sup>.

De la même façon dans les *Rêveries* :

Je suis né le plus confiant des hommes et durant quarante ans jamais cette confiance ne fut trompée une seule fois. Tombé tout d'un coup dans un autre ordre de gens et de choses, j'ai donné dans mille embûches, et une fois convaincu, *j'ai passé rapidement à l'autre extrémité* : car quand on est une fois sorti de son naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès lors, je me suis dégoûté des hommes, et ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines<sup>50</sup>.

Si le Tasse offre, selon les mots de Mme de Staël, « un superbe exemple de toutes les splendeurs et de tous les revers d'un beau talent », Rousseau se dote comme son héros d'un destin symboliquement bipartite. Dans les deux cas, le revirement d'un entourage d'abord enthousiaste et louangeur, se faisant subitement persécuteur, comme la foule abandonna les palmes et la pourpre du chemin de Jérusalem pour exiger la mort du Christ, est comme avalisé par l'écrivain qui, gagné par la misanthropie, fuit le public ingrat. Mais l'analogie ne s'arrête pas à ce schéma périodique. Nombreux sont les moments de l'autobiographie rousseauiste, et en particulier de *Rousseau juge de Jean-Jacques*, qui semblent répondre à une situation de la vie du Tasse. Rousseau, si l'on en croit le témoignage d'Olivier de Corancez, avait voulu lire dans l'œuvre du Tasse la prophétie des malheurs de sa vie. Voici les propos qu'il aurait tenus à son visiteur quatre

---

<sup>48</sup> Le Tasse apparaît fréquemment dans la correspondance de Rousseau à la fin de l'année 1768, où se précise dans son esprit l'hypothèse du complot, et l'on trouve des ébauches des *Dialogues* sur les mêmes feuilles où Rousseau traduit le Tasse (le Ms. R. 21 de la Bibliothèque de Neuchâtel, signalé par Jean Starobinski).

<sup>49</sup> *Rousseau juge de Jean-Jacques, Premier Dialogue, OC, I, p. 676.*

<sup>50</sup> *Rêveries, Sixième promenade, OC, I, p. 1056.*

années avant sa mort, dans l'accablement de son destin et la conscience trouble d'une folie dont Corancez vient de décrire les symptômes :

Savez-vous, me dit-il pourquoi je donne au Tasse une préférence si marquée ? [...] Sachez qu'il a *prédit mes malheurs*. (Lecteur, comme vous pouvez le remarquer, toujours des malheurs.) Je fis un mouvement, il m'arrêta. Je vous entends, dit-il, le Tasse est venu avant moi ; comment a-t-il eu connaissance de mes malheurs ? Je n'en sais rien, et probablement il n'en savait rien lui-même ; mais enfin il les a prédits ; remarquez que le Tasse a cela de particulier que vous ne pouvez pas ôter de son ouvrage une strophe, d'une strophe un seul vers, et du vers un seul mot sans que le poème entier ne s'écroule, tant il était précis et ne mettait rien que de nécessaire. Eh bien, ôtez la strophe entière dont je vous parle ; rien n'en souffre, l'ouvrage reste parfait. Elle n'a rapport ni à ce qui précède, ni à ce qui suit ; c'est une pièce absolument inutile. Il est à présumer que le Tasse l'ait faite involontairement et sans la comprendre lui-même ; mais elle est claire<sup>51</sup>.

Selon ce témoignage, Rousseau aurait lu dans la *Jérusalem Délivrée* du Tasse l'annonce de sa passion comme on trouve dans les prophètes vétérotestamentaires ou dans les *Psaumes*, celle du Messie souffrant<sup>52</sup>. Corancez ne précise pas la strophe dont parle Rousseau, mais il apporte à son sujet quelques indications<sup>53</sup> qui permettent à Musset-Pathey de l'identifier comme la strophe 77 du chant douze de la *Jérusalem Délivrée*<sup>54</sup> :

*Vivrò fra i miei tormenti e le mie cure,  
mie giuste furie, forsennato, errante ;  
paventarò l'ombra solinghe e scure  
che'l primo error ,mi recheranno inante,  
e del sol che scopri le mie sventure,  
a schivo ed in orrore avrò il sembante.  
Temerò me medesimo ; e da me stesso  
Sempre fuggendo, avrò me sempre appresso<sup>55</sup>.*

<sup>51</sup> Olivier de Corancez, *De J.J. Rousseau*, Extrait du *Journal de Paris*, des n° 251, n° 256, n° 258-261, de l'an IV, p. 43. Cet épisode est cité par Musset-Pathay, dans son *Histoire de la vie et des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau* (Paris, Pélissier, 1821, t. I, p. 260-261). Je me réfère à l'édition critique de Michel Porret, *AJR*, 43, 2001, p. 279-346.

<sup>52</sup> Sur ce point, voir J. Starobinski, art. cité, p. 272. Notons que ces prédictions, dans les Prophètes ou dans les Psaumes, des souffrances du Messie s'accompagnent généralement de leur préfiguration incarnée par des personnages relais.

<sup>53</sup> « Il m'a cité cette strophe miraculeuse, mais comme je ne sais pas l'italien, je n'ai pu être frappé de la place qu'elle occupe dans le poème ; il m'est seulement resté dans la mémoire qu'elle est dans le chant de la forêt enchantée, dans la bouche de Tancrede, ou à son occasion, car il m'a cité le nom de Tancrede » (O. de Corancez, *ibidem*).

<sup>54</sup> Victor-Donatien de Musset, *op. cit.*, p. 261. Cette strophe est encore citée par Alexandre Vinet, et plus récemment L. F. Benedetto et Jean Starobinski.

<sup>55</sup> « Je vivrai avec mes tourments, mes angoisses, / mes justes furies, forcené, vagabond ; / dans l'effroi de la solitude et des ténèbres / qui me représenteront ma première erreur / et j'aurai en horreur et en exécration l'image / du soleil qui m'a révélé mes malheurs. / J'aurai peur de moi-même et me fuyant / toujours je serai toujours poursuivi par moi-même » ; traduction de J.-M. Gardair, *La Jérusalem délivrée, Gerusalemme liberata*, éd. bilingue, Paris, Bordas, 1989, p. 696-697.

Les motifs qui s'égrènent dans la plainte de Tancredi, et que Rousseau s'applique : tourments, faute, remords, châtement, errances, sont aussi les motifs filés de la légende du Tasse. Le poète *vates* incarne le destin dont il trace les lignes. Du soleil aux ténèbres qui l'ont enveloppé, reprenons les étapes de ce parcours commun.

## LE POETE COURTISAN

La carrière poétique du Tasse débuta par la distinction d'une Académie, celle de Padoue, dont il devint membre à vingt ans. Deux ans plus tard, lit-on chez Mirabaud, le poète s'installe à Ferrare où il est reçu par le duc Alphonse et son frère Louis, cardinal d'Este « avec les démonstrations les plus fortes de bienveillance et d'estime »<sup>56</sup>. Le Tasse entame alors une carrière de courtisan, prodiguant ses louanges aux maisons d'Este et Della Rovere, et au Duc à qui il dédie sa *Jérusalem Délivrée*. Il connaît en retour un succès si prodigieux, poursuit Mirabaud, que de nombreux ouvrages paraissent à sa louange. Sa gloire s'étend à l'étranger et le roi de France, Charles IX, l'honore de sa faveur. Il s'acquiert en outre, selon la tradition biographique, la tendresse de la sœur du Duc, Eléonore, à laquelle il ne pouvait pourtant prétendre par sa condition. « Il vivait ainsi en liberté à la Cour du Duc de Ferrare, écrit de son côté l'abbé de Charnes, aimé et caressé des princes et des princesses qui la composaient. »<sup>57</sup>

Jean-Jacques, quant à lui, ne connut certes pas un succès aussi précoce ni aussi fulgurant. Pourtant lorsqu'à seize ans, il quitte sa ville natale, le jeune Genevois n'aurait pas prétendu à moins qu'à l'universelle faveur dont le poète avait joui. Voici en quels termes Rousseau restitue ses ambitions dans les *Confessions* :

J'entraî avec sécurité dans le vaste espace du monde ; mon mérite allait le remplir : à chaque pas j'allais trouver [...] des aventures, des amis prêts à me servir, des maîtresses empressées à me plaire : en me montrant, j'allais occuper de moi l'univers : non pas pourtant l'univers tout entier ; je l'en dispensais en quelque sorte. [...] Ma modération m'inscrivait dans une sphère étroite mais délicieuse, où j'étais assuré de régner. Un seul Château bornait mon ambition. *Favori du Seigneur* et de la Dame, *amant de la Demoiselle*, *ami du frère*, et protecteurs des voisins, j'étais content ; il n'en fallait pas davantage<sup>58</sup>.

<sup>56</sup> J.-B. Mirabaud, *Abrégé de la vie du Tasse*, op. cit., p. LXJ.

<sup>57</sup> J.-A. de Charnes, op. cit., p. 36-37.

<sup>58</sup> *Confessions*, OC, I, p. 45.



Heureux temps où le frère, l'« injuste frère » des *Muses Galantes* est encore l'ami du poète ; où le Seigneur l'honore de sa faveur et la demoiselle de son amour. Simples rêves de jeunesse. Mais l'écrivain qui s'en amuse sait que le temps n'est pas loin où, couronné par une Académie à défaut d'en être élu membre, honoré des larmes des plus nobles dames, de la faveur même du roi pour son *Devin du village*, Jean-Jacques connaîtra, comme Tasso, son heure de gloire et l'ivresse des sommets. Ivresse de courte durée, dans les deux cas. La légende attribue l'origine de la disgrâce du Tasse à la découverte de ses sentiments pour la Princesse d'Este et à la trahison d'un de ses proches amis, contre lequel il se serait défendu à main armée. Mais elle n'oblitére pas la palinodie du poète, son rejet de la Cour et du rôle de thuriféraire de la maison d'Este qu'il y jouait.

#### PALINODIE ET « REFORME »

La « réforme » du Tasse, car c'est le nom qu'il lui donne, était d'ordre poétique et éthique. La *Jérusalem Délivrée* ayant été publiée à son insu, et contre son gré, dans un état qu'il jugeait inacceptable, il n'eut de cesse de la réviser, de la moraliser et de l'expurger, malgré la pression contraire d'un public enthousiaste. Cette auto-censure du poète allait de pair avec le reniement et la désertion de ses mécènes. Le Tasse de la légende, amant déçu, ami trahi, dénonce son passé courtisan et renonce tout ensemble à l'éclat de la gloire et à la dépendance des grands, malgré la faveur qu'ils continuent souvent de lui marquer. C'est ainsi qu'il n'hésite pas à rebuter la libéralité du roi de France :

Le Roi Charles XI ne le céda pas à un de ses sujets dans l'empressement qu'il eut à le caresser, à s'entretenir avec lui et à lui donner des marques de sa bienveillance. Il n'aurait pas manqué de le combler de présents, si la philosophie du Tasse ne se fût opposée aux grâces qu'il voulut lui faire, et n'eut arrêté sa libéralité par une espèce de refus<sup>59</sup>.

La négligence de Jean-Jacques, mal rasé, mal peigné à la première de son *Devin du village*, le refus qu'il opposa, au grand dam de Diderot, à la pension royale, peut-être dictés par son excessive timidité, n'étaient-ils pas aussi une réminiscence de ce geste de désintéressement du Tasse et de la fière indépendance dont il avait fait preuve ? Il n'est

---

<sup>59</sup> J.-A. de Charnes, *op. cit.*, p. 40.

pas improbable que la « réforme »<sup>60</sup> à laquelle Rousseau attribue le début de sa persécution n'ait pris celle du Tasse pour modèle. Car elle se nourrissait d'une révolte assez semblable à celle que Rousseau voulait lire dans la vie du Tasse : la révolte du poète contre ceux auxquels, malgré son mérite, il restait inféodé<sup>61</sup>. C'est ainsi qu'avant même le temps de sa réforme, Rousseau développe le motif du conflit entre condition et mérite en mettant en scène les amours du Tasse et d'Eléonore d'Este dans la première entrée de son opéra-ballet des *Muses Galantes*. Selon ce « roman » qu'invalide la critique moderne<sup>62</sup>, le Duc Alphonse, outré de l'impudence du poète qui osait aspirer au cœur de la Princesse, sa sœur, s'était vengé de lui en l'accusant de folie. De cette première entrée, aujourd'hui perdue, il ne nous reste rien, sinon le récit que donne Rousseau dans les *Confessions* des circonstances de sa composition et des sentiments de fierté farouche dont il s'animait vis-à-vis de l'injuste prince. Cet acte ayant déplu à Mme de la Pouplinière, maîtresse du duc de Richelieu, celui-ci contraignit Rousseau à le modifier : « Il n'y a que l'Acte du Tasse qui *ne peut passer à la cour*, avait déclaré le duc. Il faut en faire un autre »<sup>63</sup>. Ainsi, le conflit que Rousseau mettait en scène dans son opéra trouvait un prolongement dans la façon dont il fut reçu, et la censure qui lui fut infligée : là encore, le poète devait s'incliner devant les contraintes du pouvoir. Mais Rousseau fit preuve de moins d'audace que son personnage et modèle : il sacrifia le Tasse aux exigences du duc, et le remplaça par Hésiode, détour par l'Antique propre à atténuer l'audace du réquisitoire anti-nobiliaire. On peut néanmoins supposer que l'acte d'Hésiode conserve un peu de l'esprit qui avait inspiré celui du Tasse, sinon quelques vers :

La vertu des mortels fait leur rang chez les Dieux.  
 Une âme pure, un cœur tendre et sincère  
 Sont les biens les plus précieux  
 Et quand on sait aimer le mieux  
 On est le plus digne de plaire.<sup>64</sup>

<sup>60</sup> Voir les *Confessions*, l. VIII (OC, I, p. 362).

<sup>61</sup> Le Tasse, il est vrai, s'était heurté dans sa jeunesse aux limites de sa condition. Chez le cardinal d'Este, il dort sur une paille et n'est pas admis à la table des maîtres. C'est à l'intervention des princesses d'Este qu'il doit d'accéder à ce privilège, tout comme le Jean-Jacques des *Confessions* devra à Mme de Broglie de dîner à la table de Mme de Beuzenwal, sa mère. On sait combien l'écrivain s'indigna de cette relégation à l'office : c'était là avoir bien peu d'idée « des égards qu'on doit aux talents » (*Confessions*, OC, I, p. 289).

<sup>62</sup> Voir Chandler Beall, *La Fortune du Tasse en France*, Eugene, University of Oregon, 1942, p. 6.

<sup>63</sup> *Confessions*, OC, I, p. 334.

<sup>64</sup> *Les Muses Galantes*, OC, II, p. 1062.

A lire ces vers sur la valeur du mérite personnel, seul prisé des dieux, à considérer les circonstances de leur composition, on songerait volontiers à certaines réflexions du Tasse, dans un dialogue sur l'amitié où il se met lui-même en scène, conversant avec Manso :

- Manso : Je dirais qu'une plus grande liberté de langage convient là où la dignité est plus grande.  
 - Le Tasse : Cela pourrait être vrai si la dignité était toujours jointe à la puissance ; mais comme elle en est ordinairement séparée, il serait quelquefois dangereux à ceux qui sont les plus dignes de parler avec trop de liberté. [...] *il existe une vraie égalité*, toute cachée qu'elle soit, qui est un secret, comme dit Platon dans son dixième dialogue des *Lois*, *qu'il n'est donné qu'aux dieux seuls de connaître*<sup>65</sup>.

Quand la grandeur d'établissement n'accompagne pas celle de l'âme, le discours reste contraint, le poète doit se soumettre au puissant. Mais les dieux, eux, se moquent de cette inégalité instituée. S'il est permis au personnage d'Hésiode de faire ce qui avait été interdit au Tasse : aimer au dessus de sa condition, c'est que sans troubler la société des hommes, il aime chez les dieux. Ainsi se console le jeune compositeur, dont la soumission aux désirs de Mme de la Pouplinière ne rendait que plus éclatante la dépendance dans laquelle il était tenu. Aussi est-ce dans des dispositions nouvelles, et plus dignes du héros de sa première entrée, que Rousseau achève son opéra. Le voilà résolu à s'affranchir de la domination de ceux dont il brigait jusqu'alors la faveur :

Ayant senti l'inconvénient de la dépendance, je me promis bien de ne plus m'y exposer. Ayant vu renverser dès leur naissance les projets d'ambition que l'occasion m'avait fait former, rebuté de rentrer dans la carrière que j'avais si bien commencée, et dont pourtant je venais d'être expulsé, je résolus de ne plus m'attacher à personne, mais de rester dans l'indépendance en tirant parti de mes talents dont enfin je commençais à sentir la mesure et dont j'avais trop modestement pensé jusqu'alors. Je repris le travail de mon Opéra, que j'avais interrompu<sup>66</sup>.

L'élection par Rousseau de la figure du Tasse repose non seulement sur son admiration pour le génie poétique de l'Italien, mais aussi sur la promotion de certaines valeurs, relevant à ses yeux de la déontologie de l'écrivain, au premier rang desquelles, l'indépendance. La vie du poète peut se lire comme le parfait emblème de la conquête, difficile et coûteuse, d'une autonomie. Sa rupture avec l'Académie de la Crusca, et l'audace avec laquelle il brava l'élite des doctes pour se réclamer de la faveur populaire

<sup>65</sup> *Manso, ou de l'amitié, Dialogues du Tasse*, traduits par J.-V. Péries, Paris, Panckoucke, 1825, p. 28-29.

<sup>66</sup> *Confessions, OC, I*, p. 329.

en sont une preuve non moins éclatante que son rejet de la Cour. Mais de cette indépendance, il allait devoir payer le prix.

## LE POETE DEFIGURE

Après la découverte de ses amours et la perfide trahison de son ami, lit-on dans les « Vies » du Tasse, le poète quitte la cour de Ferrare et ses fastes, pour mener une vie d'errance. Rompant avec son passé courtisan, le Tasse déserte aussi ses anciennes sociétés, à l'égard desquelles il manifeste une défiance croissante. Il ne laisse pourtant pas d'être très recherché à chacun de ses retours à Ferrare. Mais il n'accorde aucun crédit à la sincérité de ces démonstrations, et les protestations d'amitié qui lui sont prodiguées ne servent qu'à l'irriter et le détourner davantage de ses anciens protecteurs :

quelques caresses que lui firent les principaux du pays qui, par *leurs offres et leurs visites* lui témoignaient tous en quelle estime ils l'avaient, si en laissait-il pas d'être toujours en inquiétude, et gêné cruellement par deux tyrans impitoyables, qui étaient la Mélancolie et la Défiance.

[Il revient néanmoins à Ferrare, sur le commandement de la Princesse Eléonore]

La réception que lui firent tous ceux de cette Cour, fut plus pompeuse que profitable pour lui. Tellement que son indisposition et ses déplaisirs s'augmentèrent plus fort qu'auparavant ; et pour des sujets qu'on ne pût jamais savoir au vrai, l'abandonnèrent à de nouvelles disgrâces<sup>67</sup>

C'est ainsi qu'en rebutant les faveurs, le poète vient à bout de les épuiser et seconde l'effort de ses ennemis qui complotent contre lui, le diffamant auprès du Duc :

Il arriva finalement par les artifices de ses ennemis, que le Duc prêta l'oreille aux mauvaises impressions qu'ils lui donnèrent de lui ; qu'il se fit accroire qu'en sa manière de vivre il y avait de la malice et de la folie ; que *pour ne pas le voir dans la complaisance des âmes serviles, il imputa sa modestie à orgueil*, et qu'il souffrit que ses *œuvres fussent bafouées par les envieux, qui en prirent les brouillards, et les firent imprimer pleines de fautes et imparfaites*. [...] *la plupart de ceux qui se disaient ses amis, étaient si perfides*, qu'ils lui dérobaient ses écrits, et les faisaient imprimer sans qu'il les eût revus ni corrigés<sup>68</sup>

Les *Dialogues* placent Jean-Jacques dans une configuration très similaire à celle que décrivent les « Vies » du Tasse. Après avoir délaissé la capitale et ses prestiges pour

<sup>67</sup> J. Baudoin, *Abrégé de la vie de Torquato Tasso*, p. [50-51] et [56].

<sup>68</sup> *Ibidem* ; je souligne.

s'enfoncer dans la forêt de Montmorency, puis dans d'autres retraites, c'est en victime des complots de ses anciens amis et de leur hypocrite flagornerie qu'il se présente :

On eut dit à l'ardeur qu'on avait pour l'attirer, que rien n'était plus honorable, plus glorieux que de l'avoir pour hôte, et cela dans tous les états sans en excepter les Grands et les Princes<sup>69</sup>.

Visites et invitations de la part des plus grands (car là encore, ce ne sont pas de « relations subalternes » qu'il s'agit) laissent Jean-Jacques de glace : « irrité des perfides empressements de ceux qui l'abordent, il ne cherchait qu'à repousser tous les nouveaux venus »<sup>70</sup>. C'est qu'on lui envie un peu trop de talent et une indépendance que, comme au temps du Tasse, on présente au Pouvoir comme une marque d'orgueil<sup>71</sup>. Enfin, le héros des *Dialogues* voit son œuvre détournée par des impressions fautives, destinées à le discréditer. Si le poème du Tasse fut imprimé sans l'agrément de l'auteur dans une version fautive, les œuvres de Jean-Jacques paraissent à son insu, tronquées et falsifiées<sup>72</sup>. On va jusqu'à lui attribuer des écrits dont il n'est pas l'auteur : en l'occurrence une certaine *Jérusalem Délivrée*, nouvellement parue, dans une version fort peu satisfaisante à son gré :

Ils imprimaient aussi cette prétendue traduction du Tasse tout exprès pour la lui attribuer, et qu'ils lui ont en effet attribuée ; comme si cette manière d'écrire aride et sautillante, sans liaison, sans harmonie et sans grâce, était en effet la sienne<sup>73</sup>.

C'est ici la traduction de Charles-François Lebrun que Rousseau incrimine, publiée en 1774 sans nom d'auteur<sup>74</sup>, et dont le bruit avait couru qu'elle était de sa main. Cette version, jugée « fidèle et [...] coulante »<sup>75</sup> par le Français des *Dialogues*, était généralement fort appréciée. « Les connaisseurs à qui je me fie assurent qu'elle est

---

<sup>69</sup> *Premier Dialogue*, OC, I, p. 711.

<sup>70</sup> *Deuxième Dialogue*, OC, I, p. 785.

<sup>71</sup> Voir *Deuxième Dialogue*, p. 706.

<sup>72</sup> « Tous ces recueils [...] faits avec l'unique projet de défigurer l'Auteur, [...] ont été dans cette vue arrangés et falsifiés avec beaucoup d'art, [...] par d'apparentes négligences qu'on pouvait faire passer pour des fautes d'impressions, mais qui produisaient des contresens terribles [...]. Mais [...] il a désavoué dans une protestation signée tout ce qui s'imprimerait désormais sous son nom. L'on a donc pris le parti de se passer de lui et d'aller en avant comme s'il participait à l'entreprise » (*Troisième Dialogue*, p. 958).

<sup>73</sup> *Idem*, p. 960.

<sup>74</sup> *Jérusalem délivrée, poème du Tasse, nouvelle traduction*, Paris, chez Mussiez fils, 1774.

<sup>75</sup> *Deuxième Dialogue*, OC, I, p. 831.

excellente », en écrit La Harpe<sup>76</sup>. Or, qualifier de « prétendue traduction » cet ouvrage, c'est entendre qu'il altère l'original, c'est en faire une nouvelle falsification. Quelle serait alors l'œuvre défigurée ? A qui cette manière d'écrire « aride et sautillante » ne rendrait-elle pas justice ? Si fluidité et harmonie sont l'apanage de la langue du Tasse, c'est à Jean-Jacques que sont ici rapportées ces qualités. Mais l'usage du pronom possessif « sienne » ménage l'ambigüité : une même dégradation frappe l'œuvre des deux écrivains, unis dans une commune disgrâce. C'est aussi pourquoi un même dégoût d'écrire les gagna l'un et l'autre, Jean-Jacques délaissant le métier d'auteur pour suivre la « route nouvelle » qu'il s'était frayée à l'occasion de sa réforme<sup>77</sup>, comme Le Tasse « quitta là ses livres et ses écrits, pour s'en aller, comme un nouveau Bias, où la fortune le conduirait »<sup>78</sup>. Route symbolique, certes, mais aussi mouvement géographique dans les deux cas.

#### BARBARUS HIC EGO SUM : ERRANCES ET PRISON

La fuite à laquelle est réduit le Jean-Jacques des *Dialogues*, en fait un nouvel avatar du voyageur maudit, du Juif Errant qu'incarnait déjà Le Tasse dans la tradition biographique. L'« Etranger napolitain », comme il se nomme dans plusieurs de ses *Dialogues*, quitte une ville pour une autre, dans une perpétuelle fuite. « On ne m'a pas seulement chassé de la cité de Naples ou de Ferrare, écrit-il, mais du monde entier, en sorte qu'à moi seul, il est interdit ce qui est permis à tous, d'être citoyen de la terre »<sup>79</sup>, écrit-il dans une *Lettre sur les divers accidents de ma vie* généralement publiée avec ses essais poétiques. Ainsi en va-t-il du Jean-Jacques des *Dialogues* :

faire chasser [un homme] successivement de tous les asiles les plus reculés, les plus solitaires où il s'était de lui-même emprisonné [...] le dépayser sur toute la surface de la terre, [...] c'est le traiter beaucoup plus cruellement que si l'on se fût une bonne foi assuré de sa personne par une détention dans laquelle, avec la sûreté de tout le monde, on lui eût fait trouver la sienne, ou du moins la tranquillité<sup>80</sup>.

<sup>76</sup> Jean-François de la Harpe au comte Andrei Petrovitch Schouvalov, *CC*, t. XXXIX, p. 254.

<sup>77</sup> *Idem*, p. 703.

<sup>78</sup> J. Baudoïn, *op. cit.*, p. [55].

<sup>79</sup> *Sopra gli varii accidenti della sua vita*, Opere, Milan, 1824, vol. V, *Prose scelte*, p. 120, trad. et cité par F. Graziani, Le Tasse, *Discours de l'art poétique, Discours du poème héroïque*, Paris, Aubier, 1997, p. 385.

<sup>80</sup> *Premier Dialogue, OC*, I, p. 753-754.

Fuir apatride, sort plus cruel que d'être pris de corps... Si Rousseau semble ici regretter la lettre de cachet, qui eut scellé de façon plus éclatante sa destinée de paria, est-ce parce qu'en cela son destin le cédait en dignité tragique à celui du poète incarcéré ? Il est vrai que l'hospice San Spirito de Turin où il avait été consigné dans sa jeunesse, n'était guère plus hospitalier que celui de Santa-Anna. La version romancée qu'il donne dans l'*Emile*, de son séjour à l'hospice, par le truchement du vicaire savoyard, dramatise les conditions de sa détention<sup>81</sup>, mais l'épisode était trop bref pour marquer notablement son histoire comme l'avait fait le long internement du Tasse.

Les *Vies* du Tasse donnent de sa réclusion des explications vagues, et propres à en estomper les motifs<sup>82</sup>. Sans occulter absolument les éclats auxquels se livra le poète, elles imputent plutôt son incarcération aux menées malveillantes des seigneurs de la Cour et à la jalousie des gens de lettres qu'à sa propre conduite, avalisant ainsi partiellement la thèse du complot avancée par Le Tasse lui-même. Baudoin incrimine les calomnies des envieux ; l'abbé de Charnes allègue le souci du duc de mettre le poète à couvert de ses ennemis<sup>83</sup>. Mais Mirabaud, qui insiste au contraire sur la sévérité d'Alphonse, ne voit dans cette protection qu'un prétexte à la mise à l'écart du poète<sup>84</sup>. Ainsi en va-t-il dans les *Dialogues* : répression camouflée en protection, mise sous surveillance transformée en sollicitude inquiète sont précisément les lignes de la stratégie mise en œuvre par les ennemis de Jean-Jacques pour le mettre hors d'état de nuire<sup>85</sup>. Le martyr des *Dialogues* n'est donc pas en reste sur le poète mis aux fers. Une prison invisible, plus étroite qu'un édifice de pierre lui est réservée :

---

<sup>81</sup> « Il y a trente ans que dans une ville d'Italie un jeune homme expatrié se voyait réduit à la dernière misère. [...] Il y avait dans cette ville un hospice pour les prosélytes, il y fut admis. [...] Il voulut fuir, on l'enferma ; il se plaignit, on le punit de ses plaintes ; à la merci des tyrans il se vit traiter en criminel pour n'avoir pas voulu céder au crime. [...] Des larmes coulaient de ses yeux, l'indignation l'étouffait. Il implorait le Ciel et les hommes, il se confiait à tout le monde et n'était écouté de personne » (*OC*, IV, p. 558-559).

<sup>82</sup> Non content de différer *sine die* la publication du poème composé à la louange de la maison d'Este, de désertier ses mécènes pour passer au service de leurs ennemis, de les accuser d'hérésie auprès de l'Inquisition, il finit par éclater en injures à la porte du prince. C'est alors seulement que celui-ci donna l'ordre de l'internement du poète à Sainte-Anne.

<sup>83</sup> J.-A. de Charnes, *op. cit.*, p. 70.

<sup>84</sup> J.-B. Mirabaud, *op. cit.*, p. LXV.

<sup>85</sup> « L'administration se prêta [...] aux manœuvres pour l'enlacer et le surveiller ; [...] elle pourvut à la *sûreté* du coupable autant qu'à son avilissement, et *sous un air bruyant de protection* rendant sa diffamation plus solennelle, parvint par degré à lui *ôter*, avec toute espèce de crédit, de considération, d'estime, *tout moyen d'abuser de ses pernicious talents* pour le malheur du genre humain. » (*Premier Dialogue*, *OC*, I, p. 706).

Ils ont fait en sorte que, libre en apparence au milieu des hommes, il [...] se sentît partout chargé de chaînes, dont il ne pût ni montrer ni voir le moindre vestige. Ils ont élevé autour de lui des murs de ténèbres imprenables à ses regards ; ils l'ont enterré vif parmi les vivants<sup>86</sup>.

D'être morale et non matérielle rend la prison de Jean-Jacques plus invalidante encore que celle du Tasse, en ce qu'elle le prive de la reconnaissance symbolique de ses maux. Encore le poète incarcéré fut-il sujet à des accès de folie qui redoublèrent le sentiment de son aliénation.

#### « DEFIANCE ET MELANCOLIE, SES DEUX TYRANS »

« Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, et voilà comment on devient fou » (Rousseau)<sup>87</sup>.

Les « Vies » du poète signalent avec une certaine fascination les troubles physiques, moraux, et le délire de persécution dont il souffrit pendant et après son internement :

Le Tasse était naturellement mélancolique. [...] Les réflexions que notre poète eut lieu de faire pendant une assez longue détention augmentèrent à l'excès sa mélancolie. En proie aux pensées les plus funestes, il s'abandonna à de vaines terreurs : *la violence, le poison, la mort sous toutes les formes étaient sans cesse présentes à son esprit* [...]. La liberté qu'il s'était procurée n'avait point dissipé ses frayeurs. *Il se regardait comme un criminel d'état que le prince qu'il avait offensé devait poursuivre partout*<sup>88</sup>.

La mélancolie du Tasse semble avoir figuré et comme légitimé par avance le sombre lamento des écrits apologétiques de Jean-Jacques. Si Rousseau récuse l'imputation de mélancolie, il en reprend la plainte<sup>89</sup>. Angoisse, tristesse, peur de l'empoisonnement, sentiment de persécution le taraudent, et c'est en victime d'un complot *universel* qu'il se dépeint dans les *Dialogues*, non sans que se pose à lui, comme une alternative constamment récusée, la possibilité de sa propre erreur. Le Tasse se disait mélancolique, *frénétique* et, selon Manso, parlait très lucidement de sa folie<sup>90</sup>. Rousseau

<sup>86</sup> *Ibidem*.

<sup>87</sup> *Nouvelle Héloïse*, Seconde Préface, *OC*, II, p. 21.

<sup>88</sup> J.-B. Mirabaud, *op. cit.*, p. lxxviii.

<sup>89</sup> Voir Jean Starobinski, *op. cit.*, p. 273.

<sup>90</sup> G. Manso, *Vita di Torquato Tasso*, Rome, F. Cavalli, 1635, I, xiv, p. 49.



au contraire se défend de ces imputations. Mais de même que dans les « Vies » du Tasse, persécution véritable et paranoïa du poète se mêlent dans des proportions dont chaque biographe fait la part, l'universelle persécution de Jean-Jacques est à la fois indiscutable et inconcevable aux yeux de Rousseau.

Les biographes du Tasse, hésitent à qualifier de folie l'égaré d'un poète que Montaigne avait dépeint hagard, et hors de lui-même. Le Tasse de Mirabaud reste lucide, et celui de Baudoin est hypocondriaque sans être fou. Baudoin, conformément à la « Vie » de Manso, fait de la folie du poète une posture concertée, hypothèse qui lui permet d'éclairer avantageusement une déraison peu valorisée à l'âge des Lumières<sup>91</sup>. La mélancolie du poète n'est donc pas, selon lui, *frénésie*, mais *rêverie*. Voilà qui conviendrait à Rousseau. Reste pourtant cette part obscure du « forcené » (*forsennato*) de la prophétie du Tasse, dans lequel l'écrivain se serait reconnu.

Dans ses souvenirs *De J.-J. Rousseau*, Corancez, s'attarde sur les signes ostensibles de folie donnés par l'écrivain dans les dernières années de sa vie, et en particulier le jour où il lui parla de la prédiction du Tasse le concernant.

Depuis longtemps, je m'apercevais d'un changement dans son physique ; je le voyais souvent dans un état de convulsion qui rendait son visage méconnaissable, et surtout l'expression de sa figure réellement effrayante. Dans cet état, ses regards semblaient embraser la totalité de l'espace, et ses yeux paraissaient voir tout à la fois ; mais dans le fait, ils ne voyaient rien. Il se retournait sur sa chaise et passait le bras par-dessus le dossier. Ce bras ainsi suspendu, avait un mouvement accéléré comme celui d'un balancier de pendule ; et je fis cette remarque plus de quatre ans avant sa mort ; de façon que j'ai eu tout le temps de l'observer. Lorsque je lui voyais *prendre cette posture à mon arrivée*, j'avais le cœur ulcéré et je m'attendais aux propos les plus extravagants ; *jamais je n'ai été trompé dans mon attente* [...] *À mon arrivée, il prend l'attitude que j'ai décrite précédemment. Savez-vous me dit-il pourquoi je donne au Tasse une préférence si marquée ?*<sup>92</sup>

Selon le témoignage de Corancez, Rousseau réagissait à l'arrivée d'un visiteur en adoptant une posture de démence, par laquelle non seulement il signalait sa folie, mais il la *représentait*. Dans cette scène de transe prophétique, Rousseau reproduisait-il la spectaculaire scène de Sorrente, où Le Tasse, déguisé, et dans un état d'agitation frénétique, annonçait à sa sœur Cornélia sa propre mort ? C'est possible, car loin

<sup>91</sup> « Sa mélancolie était hypocondriaque, causée ou par la qualité des esprits, ou par les vapeurs de cette humeur noire, qui s'élevaient au cerveau sans en gêner la substance. [...]. *Il la fallait donc nommer rêverie, et non pas frénésie* [...]. Tasso [...] à dire vrai, pouvait passer pour mélancolique, et non pour fou, s'il n'en faisait le semblant pour des raisons qui lui étaient particulières » (*op. cit.*, p. 63, 66-67).

<sup>92</sup> O. de Corancez, *op. cit.*, p. 324-325.

d'occulter l'anormalité de son comportement, l'écrivain serait allé jusqu'à pointer la folie dans certains de ses actes. Il aurait ainsi signalé à Corancez un accès de délire public survenu bien des années avant leur rencontre, lorsque, se croyant poursuivi par Choiseul alors ministre de la Guerre, il avait tenté de quitter l'Angleterre :

Il arrive au port ; les vents étaient contraires : il ne voit, dans cet événement si ordinaire, qu'un complot et des ordres supérieurs pour retarder le départ [...] Quoiqu'il ne parlât pas la langue, il se met cependant sur une élévation et harangue le peuple, qui ne comprenait pas un mot de son discours. Que mes lecteurs ne perdent pas de vue que c'est de Rousseau lui-même que je tiens tous ces détails. Enfin, le vent le permet et l'on part. *Il ajoute qu'il ne peut me dissimuler, ni se dissimuler à lui-même, que c'était une attaque de folie*<sup>93</sup>.

Curieuse fierté d'un homme qui fait état du plus bruyant de ses éclats et en établit lui-même le diagnostic. Dans ce témoignage, Rousseau avalise l'imputation de folie portée par ses « ennemis », et la dramatise dans un récit qui n'est pas sans rappeler le plus célèbre accès de délire public du Tasse : sa harangue injurieuse aux servantes, abasourdies, devant la porte du prince. Ainsi la folie, qui tisse un lien supplémentaire entre sa destinée et celle du Tasse, est tour à tour récusée comme une calomnie et endossée par lui dans le récit qu'il fait de ses *extravagances*. Mais ses chimères, comme il les appelle aussi, ne le déposèdent pas plus que le poète italien de son efficace polémique et apologétique<sup>94</sup>. Il consacre donc, comme son devancier, les plus sombres années de son existence à la défense de son œuvre et de sa personne.

## APOLOGIE ET *DIALOGUES*

Rousseau, en écrivant ses *Dialogues* pour démasquer le complot ourdi par les Messieurs, a certainement à l'esprit les *Dialoghi*, dialogues philosophiques mais aussi parfois apologétiques et autobiographiques que composa Le Tasse en prison, en même temps que son *Apologie*, pour se défendre du délire dont on l'accusait et dont il se sentait

<sup>93</sup> O. de Corancez, *op. cit.*, p. 331.

<sup>94</sup> « Dans cet état déplorable, écrit Mirabaud du Tasse, son génie poétique ne l'abandonna point. [...] Ce fut au plus fort de ses disgrâces qu'il eut à répondre aux critiques qui parurent alors contre sa *Jérusalem* ; et il le fit avec une force de raisonnement qui renversa ces critiques » (*op. cit.*, p. LXXIII).

lui-même atteint. S'il s'inspirait déjà de ces écrits dans certains essais de jeunesse<sup>95</sup>, Rousseau ne les a pas oubliés au temps de sa défense. La dichotomie qu'il établit, dans ses *Dialogues*, entre ces deux instances du moi que sont Rousseau et Jean-Jacques n'est pas sans rapport avec la façon dont le Tasse se met lui-même en scène, dans plusieurs de ses dialogues, sous les diverses figures de « Moi » ou de l'« Etranger napolitain », mélancolique héritier de l'Etranger de Platon. Certains de ces écrits renvoient directement aux accidents de la vie du poète, comme le dialogue du *Messenger (Il Messaggero)* où un Esprit familier le console de ses peines.

Mais par-dessus tout, les *Dialogues de Rousseau juge de Jean-Jacques* sont une « Vie » : ils sont la version *ante mortem* de la « Vie » de Jean-Jacques, dont se charge Rousseau pour répondre à la biographie diffamatoire par laquelle ses ennemis entendent « fixer le jugement du public sur sa mémoire »<sup>96</sup>. Cette « Vie » fallacieuse est une défiguration éthique (on lui prêtera un « caractère affreux ») prenant des allures de dithyrambe. Elle s'échafaude sous la plume d'un écrivain de génie, ayant puisé son inspiration précisément à la même source que Jean-Jacques : dans les écrits du Tasse<sup>97</sup>. Le Tasse offre ainsi à Rousseau le poison et le remède, le texte de sa vie comme celui de ses falsifications.

On pourrait, à loisir, multiplier les rapprochements entre les « Vies » du Tasse et l'autobiographie rousseauiste, au risque de se laisser prendre au jeu, ou au cercle d'une herméneutique invérifiable. Peut-être une partie de ces rencontres sont-elles fortuites, mais non pas toutes. Une chose demeure certaine : Rousseau construit sa vie autant qu'il l'écrit. Il l'écrit pour en dégager l'*ethos* d'un homme digne d'endosser la paternité de son œuvre ; il la construit de manière à lui faire mériter l'illustration d'un *bios*. Car, comme l'écrit Marc Fumaroli, il n'appartient pas à un auteur de « Vie » de rendre « illustre » son héros. « Il ne fait qu'exécuter une décision implicite, mais objective, qui a été prise à l'unanimité avant lui, sans lui. Encore moins, si grand qu'on se connaisse, peut-on se

<sup>95</sup> *Le Discours sur la vertu du héros* (1751) où Rousseau met en balance héroïsme et vertu devait être informé du *Della Virtù eroica et della carità (De la Vertu Héroïque)* du Tasse, de même que ses essais [*Sur les femmes*] et *Sur les événements importants dont les femmes ont été la cause* du *Della Virtù femminile e donnesca (De la Vertu des dames illustres)* de son maître italien.

<sup>96</sup> *Troisième Dialogue*, OC, I, p. 958.

<sup>97</sup> « En un mot l'écrivain de cette *vie*, admirablement choisi pour cela saura, comme l'Aletès du Tasse : Menteur adroit dans l'art de nuire / Sous la forme d'éloge habiller la satire » (*ibidem*).

proclamer « illustre » même à très bon droit, si l'on ne peut se réclamer que du témoignage de son « for intérieur » »<sup>98</sup>. Ainsi la rédaction par Rousseau de sa propre « Vie » constituait un coup de force à l'appui duquel la caution de la « Vie du Tasse » n'était pas inutile.

« Il a prédit mes malheurs », aurait déclaré Rousseau. En la personne du Tasse était écrit le destin de Jean-Jacques. Rousseau s'aperçut-il que cette écriture était réécriture, et que la main qui en traçait les lignes était la sienne propre ? Pas forcément, mais peu importe. Car si l'identification mimétique telle que l'entend Plutarque est d'abord passive, si elle est éthique avant d'être pratique, point n'est besoin que le lecteur *imite* pour reproduire. Aussi peut-il tout reproduire, jusqu'à la folie même<sup>99</sup>.

---

<sup>98</sup> Marc Fumaroli, « Des « Vies » à la biographie : le crépuscule du Parnasse », *Diogenes* n°139, juillet-septembre 1987, Paris, Gallimard, p. 10.

<sup>99</sup> Citons, à l'appui de cette hypothèse, les réflexions particulièrement éclairantes de Freud, dans « Au-delà du principe de plaisir » sur la façon dont certains sujets se construisent un « destin » :

« Ce que la psychanalyse révèle dans les phénomènes de transferts chez les névrosés peut être retrouvé dans la vie de certaines personnes non névrosées. Celles-ci donnent l'impression d'un destin qui les poursuit, d'une orientation démoniaque de leur existence, et la psychanalyse a d'emblée tenu qu'un tel destin était pour la plus grande part *préparé par le sujet lui-même* et déterminé par des influences de la petite enfance. La compulsion qui se manifeste là n'est pas différente de la compulsion de répétition des névrosés [...]. C'est ainsi qu'on connaît des personnes dont toutes les relations humaines vont vers la même issue : *bienfaiteurs que leurs protégés*, si différents soient-ils *abandonnent* après quelque temps avec rancune, comme s'il leur était dévolu de boire l'ingratitude jusqu'à la lie ; hommes dont toutes les amitiés s'achèvent par la *trahison de l'ami* [...] *Cet « éternel retour du même » ne nous étonne guère lorsqu'il s'agit d'un comportement actif de l'intéressé [...] Nous sommes bien plus fortement impressionnés par le cas où la personne semble vivre passivement quelque chose sur quoi elle n'a aucune part d'influence [...]. La description la plus saisissante d'une telle destinée nous est donnée par Le Tasse, dans son épopée romantique La Jérusalem Délivrée... » (Sigmund Freud, « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1989, p. 61-62. Je souligne).*